

L'ÉTENDARD

RÉVOLUTIONNAIRE

ORGANE ANARCHISTE HEBDOMADAIRE

Le Numéro :
10 Cent.

Le Numéro :
10 Cent.

ABONNEMENTS

Pour toute la France { Trois mois . . . 1 fr. 50
Six mois . . . 3 fr. »
Un an 6 fr. »
Etranger : le port en sus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION

51, rue Molière, à Lyon

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications
s'adresser aux bureaux, 51, rue Molière, 51
tous les jours, de 8 à 10 heures du soir

NOS NOUVELLES POURSUITES

ENCORE UN TORCHE C.....

Mandat de comparution

Nous, E. CUAZ, juge d'instruction au Tribunal de Lyon, mandons et ordonnons à tous huissiers ou agents de la force publique, de citer à comparaitre par-devant Nous, dans une des salles d'instruction, au Palais-de-Justice, à Lyon, le vendredi vingt-neuf septembre mil huit cent quatre-vingt-deux, à deux heures de l'après-midi, Bourdon (Jean-Marie), gérant du journal L'ÉTENDARD RÉVOLUTIONNAIRE, 51, rue Molière, à Lyon, inculpé d'avoir en septembre mil huit cent quatre-vingt-deux, à Lyon, provoqué des militaires à la désobéissance envers leurs chefs, délit prévu et puni par les articles 23 et 25 de la loi du vingt-neuf juillet mil huit cent quatre-vingt-un, pour être entendu sur les faits dont il est inculpé.

Au Palais-de-Justice, le vingt septembre mil huit cent quatre-vingt-deux.

Le Juge d'instruction,
Signé : E. CUAZ.

MEETING

DU CONGRÈS OUVRIER DE SAINT-ÉTIENNE

Deux mille personnes environ avaient répondu à l'appel de la commission d'organisation et dès deux heures la foule se presse aux abords du Cirque, au milieu des orateurs, des délégués, des journalistes qui arrivent de toutes parts, portant sous le bras de volumineux dossiers et échangeant les uns force poignées de main et les autres des regards qui n'ont rien de commun avec les principes que préconisent certains socialistes qui se gardent bien, d'ailleurs, de joindre la pratique à la théorie.

Avant l'ouverture des séances du congrès dont plus de la moitié doivent être privées selon la volonté du Comité national, on a voulu inaugurer — nous dirons, nous, enterrer — ces prétendues grandes assises du travail où les partisans du gouvernement de demain viennent tonner contre le gouvernement actuel et c'est au nom de la liberté que ces apôtres d'une justice défigurée, viennent propager les principes d'une autorité nouvelle.

Ils commencent à nous prouver l'étendue de leurs vœux libertaires en nous imposant comme président d'une réunion publique leur chef d'état-major, le grand pape du Quatrième Etat, Benoît Malon, qui invite ensuite l'assemblée à compléter le bureau. Le nom d'un anarchiste est acclamé de tous les points de la salle, dans cette acclamation le président entend le nom d'un conseiller municipal radical et en profite pour les mettre aux voix ensemble de façon

que les révolutionnaires qui avaient envoyé le compagnon Bordat sont forcés d'accorder leur confiance à un radical.

Très fort M. Mallon.

Derrière le bureau, deux jeunes gens officient, debout, graves, cérémonieux, sans doute les pages du pape de l'humanisme dont les douze disciples vont tout-à-l'heure prêcher l'évangile selon Saint-Joffrin.

La table des secrétaires est occupée par deux jeunes recrues du parti ouvrier (l'un des deux a eu l'honneur d'être souffleté en pleine séance par P. Lafargue à l'ouverture du Congrès).

Chaqueun est à son poste. Les tribunes sont bien garnies, l'hémicycle est rempli de délégués, de représentants de la presse et nombre de bourgeois. Je ne vois pas le maire de la Ricamarie.

Le pape..., pardon, le président donne la parole au citoyen Rouanet.

Il va bien rouanet. Tout son discours tenu sur la r^{te} justice, mais les applaudissements ne lui sont point ménagés. La société est organisée de telle sorte que l'améliorer ou la perfectionner pacifiquement est impossible. Il faut une révolution nécessaire, indispensable pour renverser les institutions actuellement existantes et établir le règne de la justice et de l'égalité.

Bien, très bien. Mais pourquoi, oh Rouanet, l'état-major du parti ouvrier ?..

Le citoyen Rouanet s'exprime avec une certaine facilité; il est clair et assez correct et sa péroraison est favorablement accueillie.

Longue apologie du Parti ouvrier collectiviste qui, dit-il, s'affirme de plus en plus comme parti politique puisqu'il a déjà obtenu un siège municipal à Paris, ce parti est désormais fondé et si déjà on le craint et on le respecte, on sera bientôt forcé de lui obéir, nous rejeterons les extravagances de gauche comme celle de droite.

C'est cela, mettez-vous au centre.

Mallon verse un verre de menthe à Bordat.

La parole est donnée au citoyen Chabert.

Le citoyen Chabert, qui n'en est plus à compter ses vestes, nous paraît se prononcer plus catégoriquement pour la Révolution, ce qui ne lui empêche pas de dire qu'il faut s'emparer du pouvoir.

Stimulé sans doute par les applaudissements prodigués au citoyen Rouanet, le sympathique bossu harangue sur un ton que nous ne lui connaissons pas. Il est concis, correct, suivi et se prononce également pour la Révolution. Le salariat, cette dernière forme de l'esclavage, est appelé à disparaître sous les efforts du prolétariat révolté pour faire place à la justice économique que ne peut réaliser seulement le système de la production collective.

Puis, Chabert parle de la magistrature, de la religion, des agitateurs, des affaires Tunisiennes et Egyptiennes avec adresse et habileté, il trouve le moyen de faire rire les hommes et pleurer les femmes. Enfin il descend de la tribune applaudi par la salle entière.

Très adroit Chabert. Il est vraiment dommage qu'il ne soit pas député. Il est vrai qu'il espère bien le devenir.

Le citoyen Joffrin, un élu celui-là, et si parfois on l'ignorait, il se charge bien de nous le prouver par la monstruosité de son langage; deux seules citations suffiront à l'édification de nos lecteurs :

« Il affirme que si la Commune de Paris a mis des factionnaires aux portes de la Banque de France, ce n'est pas aux membres de cette Commune qu'il faut s'en prendre, mais au peuple, qui n'a pas su leur dire que l'argent qui s'y trouvait entassé était son bien, le produit de son travail. »

Nous disons, nous, si les élus comme M. Joffrin font encore monter la garde à la Banque de France, si ceux qui aujourd'hui, comme M. Clovis Hugues, volent encore 25 francs par jour au peuple, ce n'est pas leur faute, c'est la faute aux travailleurs qui les ont nommés. Mais alors, sateurs que vous êtes, à quoi servez-vous ?

Et il termine par cette perle :

« Hé que nous importe à nous qu'il y ait un 5^e Etat après nous. »

C'est très bien, M. Joffrin, mais vous auriez pu mieux préciser et dire :

« Lorsque nous serons riches, que nous importe à nous qu'il y ait des malheureux. »

Mallon appelle le citoyen Deynaud : Deuxième verre de menthe à Bordat.

Le sympathique, tous les collectivistes sont sympathiques, on sait cela — le sympathique citoyen Deynaud parle vite, très vite et comme le geste suit ordinairement la parole, il donne à la salle le spectacle d'un homme des bois dont les gestes à mouvement continu seraient réglés par une machine locomobile à grande pression, ce qui n'empêche pas que le citoyen Deynaud demande que la commune devienne propriétaire des immeubles. C'est à elle seule que les travailleurs doivent payer leur location. C'est pour le coup que l'on pourrait rétribuer les Conseillers municipaux, et ce jour-là il n'y aurait plus d'électeur dans votre parti, il n'y aurait que des candidats.

C'est le tour de la sympathique... non, ce serait cruel, la citoyenne Paule Mink à la parole.

On trouvait que le précédent orateur parlait vite, voilà bien une autre affaire.

La citoyenne Mink, ou Négro, comme vous voudrez, entame le procès de la bourgeoisie, bigre ! quelle verve, quelle ardeur, quelle furie ! Prêtres, juges, gouvernants, bourgeois de toutes nuances et tout acabit sont menés et malmenés de la belle façon par l'infatigable citoyenne que nombre de centres ouvriers ont eu le plaisir (!) d'entendre pendant les tournées socialistes de l'aimable (!) conférencière, directeur politique et rédacteur en chef du Socialiste de Perpignan (!!!).

Mallon verse encore un verre de menthe au compagnon Bordat.

Voilà Clovis Hugues.

Il est merveilleux, le petit Clovis, il parle du cœur, de l'horizon pur, du brillant soleil et du ciel bleu. Tout cela en se pliant, en se tortillant avec une adresse et une souplesse dignes d'un artiste de mérite. D'ailleurs, nous sommes au Cirque et en voyant Clovis on se surprend à regretter le départ de l'homme-serpent de la troupe Cottrelly.

Clovis Hugues n'est qu'un simple citoyen, il a laissé son écharpe de député à la porte

(applaudissements). Il est anti-autoritaire mais il veut une discipline, arrangez cela comme vous pourrez; il veut détruire l'esclavage, le servage et le misérage. (Tonnerre d'applaudissements).

Clovis Hugues descend de la tribune tout heureux de son succès. Bordat est heureux de boire la menthe que lui verse Mallon et nous sommes heureux de constater le bonheur de tous.

La parole est au citoyen John Labusquière.

Le citoyen Labusquière monte à la tribune, il n'a pas son cigare.

Il parle à peu près dans le même sens que les précédents orateurs. Révolution, conquête des pouvoirs, parti ouvrier, discipline, collectivisme, socialisation des forces productives, etc., etc., et comme les précédents orateurs, Labusquière est applaudi.

Tout irait pour le mieux dans le meilleur des meetings s'il n'arrivait un petit désagrément aux orateurs du parti ouvrier.

Ce désagrément leur est causé par le compagnon Bordat qui récompense le président de ses verres de menthe par la plus noire ingratitude. Sans tenir compte de la sympathie du sympathique B. Mallon, Bordat déserte le bureau pour venir combattre la Constitution du Quatrième Etat, ce qu'il fait avec sa clarté habituelle, à la satisfaction de l'auditoire qui l'applaudit vivement.

Il énumère les diverses branches du pouvoir qui constitue les forces de l'Etat. Sans l'Etat personne que les propriétaires ne voudrait reconnaître la propriété.

Si je paie mes amendes, si je paie mon propriétaire, mes impôts et tous ce qui s'en suit, ce n'est pas seulement parce qu'il y a la propriété individuelle, mais bien parce qu'il y a des juges, des mouchards et des gendarmes pour la faire respecter.

Comment MM. les collectivistes, vous savez aussi bien que nous, que tous les privilégiés dont le peuple est encore imbu, toutes ces misères et ces défections lui viennent des gouvernements passés sous la discipline, des quels il a été courbé pendant des siècles par les diverses formes d'autorité qu'il n'a jamais consenties puisque continuellement il s'est révolté, vous savez tous cela et c'est au nom d'une nouvelle autorité, au nom d'une discipline aveugle, au nom d'un 4^{me} Etat que vous prétendez faire son bonheur, vous êtes des farceurs.

L'Etat est un monstre et quand l'on veut détruire un monstre on ne commence pas par accoucher d'un nouveau, vous savez très bien que tant qu'il y aura des gouvernants, il y aura des gouvernés tant qu'il y aura des maîtres, il y aura des valets. Eh bien, quand comme vous on parle de discipline, d'obéissance et de dictature fussent-elles ouvrières, on n'a pas le droit de parler d'égalité, car la liberté et l'égalité sont inséparables et ne peuvent vivre l'une sans l'autre.

Le compagnon Bordat termine par un appel à la lutte contre tout ce qui nous opprime que les travailleurs se tiennent prêts dit-il, à faire subir le sort commun au premier qui voudrait s'emparer du pouvoir au lendemain de la Révolution, que les apôtres d'un nouveau gouvernement se tiennent pour dit : lorsque le peuple déchâtera de nouveau sa colère sur le vieux monde, il ne se contentera pas de la destruction des Rois, mais il détruira les trônes avec, de façon qu'aucun ne puisse y remonter pas plus en blouse qu'en épaulettes d'or.

Cette poignée de cheveux jetée dans la

popote collectiviste fait bondir les apôtres de l'humanisme. Le Pape frémit, les autres bondissent. Allemane vient combattre en courant comme un possédé, la propagande par le fait. Il n'approuve pas les troubles de Montceau-les-Mines et en critique les auteurs. Il attaque l'emploi des boîtes à punaises et l'anarchie. Il s'emporte, se trouble et finit par aller se rasseoir en maugréant contre le désagréable compagnon qui a eu l'audace de déranger cette petite fête qui allait si bien.

Imitant la mimique d'Allemane et ses emportements, Bordat réplique que si le citoyen Allemane allait dire cela aux mineurs de Montceau, on lui mettrait une boîte à punaises au derrière et on le ferait sauter comme une simple madone.

Allemane revient, puis Labusquière, c'est une colère générale chez les participants, mais l'enthousiasme de tout à l'heure s'est beau-coup refroidi dans l'auditoire et ma foi... ça ne mord pas.

Paule Minck vient dire un mot à propos d'une décision autoritaire de la commission d'organisation. Le président, qui voit que ça se gâte, lui coupe la parole en levant la séance, puis il dit à Bordat, on ne peut pas y revenir. Qu'est-ce qu'elle vient bavarder....

En descendant de la tribune, Bordat répond aux travailleurs qui se plaignaient des séances privées: c'est pour délibérer demain comment on vous gouvernera après demain. C'est le commencement du 4^{me} Etat à moins que ça n'en soit la fin.

M. M. les collectivistes n'ayant pu s'entendre sur la façon de gouverner la société future; une scission vient d'éclater et un 2^e congrès a lieu à Roanne.

C'est le commencement de la fin.

LES PLAIES RONGEUSES DU PROLÉTARIAT

La source de tous les maux dont souffre l'humanité, souffrance qu'elle supporte et endure avec tant de résignation depuis des siècles et des siècles qui ne sont pour elle qu'un bien long calvaire; peuvent se classer en quatre catégories bien distinctes qui sont: L'Etat, l'Armée, le Clergé et la Magistrature.

Les quatre branches ou pour mieux nous exprimer à l'un de ces sucours de la masse travailleuse et productive que l'on dénomme le clergé, le suffrage universel fait une guerre lasse, acharnée et de tous les instants, guerre et chicane de religion entr'elles, car qu'elle que soit la victorieuse, ce ne sera jamais qu'un palliatif et avant comme après, le sort des travailleurs sera toujours aussi onéreux s'il ne l'est pas davantage.

Bon nombre d'électeurs aujourd'hui, lors d'une période électorale, allant déposer un bulletin dans l'urne en faveur d'un candidat anti-clérical, si ce candidat, dis-je, a la chance du succès, on se croit satisfait, on est à l'apogée de son désir à en voir sa mine joyeuse on dirait le problème social résolu dans son intégralité.

Ils se figurent, oh déraison, que si le clergé français était séparé de l'Etat sa place au banquet de la vie à lui travailleur serait un fait acquis, dès le lendemain sa table serait mieux garnie, son avenir assuré à tout jamais serait passé dans le domaine des faits accomplis.

Détrompez-vous, travailleurs nos frères, en admettant que les hommes qui nous gouvernent (nous ne savons trop pourquoi, il paraîtrait que nous sommes toujours des enfants), touchent à cette épineuse question et que l'on arrive, dans un temps plus ou mieux éloigné, à la séparation ainsi qu'à la suppression du budget des cultes, il n'y aurait rien de fait, rien, absolument rien, pourquoi, parce que vous n'auriez pas supprimé le mensonge et l'impudence qui les caractérisent, vous n'auriez pas détruit la manière de vous faire prendre des vessies pour des lanternes, vous n'auriez pas fait disparaître le poison qu'ils inculquent dans l'esprit de la jeunesse dès sa plus tendre enfance, qu'un gouvernement quel qu'il soit a pour devoir et intérêt de sauvegarder, car l'un est la conséquence logique de l'autre.

Précisons, quelle différence existe-t-il entre les prêtres de l'Eglise Romaine et ces nouveaux prêtres législateurs de l'Eglise nouvelle du suffrage universel, Eglise régnante et gouvernante dont le St-Père Grévy 1^{er} siège au palais vaticanesque de l'Elysée.

Quelle différence existe-t-il entre un procureur, un général, un archevêque, un

juge et un préfet. Il n'y en a point, tout s'enchaîne, tout s'entraîne, tout fait partie de la même bande.

Tenez un preuve entre mille, il nous rappelle une petite anecdote en faveur de l'argumentation que nous tenons. C'était en 1873 ou 1874, époque où le cardinal-archevêque, primat des Gaules, leur monseigneur Caverot fit son entrée triomphale dans ce que les bonnes âmes confites appellent sa bonne ville de Lyon; les chefs de tous les corps constitués tels que préfet, procureur et généraux, etc., etc., furent obligés, au nom de la Constitution qui nous régit monarchiquement, d'aller présenter leurs hommages, leurs civilités, leur dévouement humblement au pied de sa Grandeur et de son Eminence.

On dit même qu'ils se donnèrent l'accolade fraternel.

Est-ce assez concluant, cela vous déssillera-t-il les yeux, à moins que vous ne vouliez point voir.

Nous le répétons, tout fait partie de la même bande et nous ajoutons à cette bande tous ceux qui ne produisent point pour consommer, qui s'appuient sur le produit d'autrui en étalant leur oisiveté et leur luxe insolent.

Tous, entends-tu, peuple de travailleurs, sont tes ennemis irréconciliables, toutes ces grandes administrations étatiques n'ont été instituées et créées par les régimes déchus que parcequ'elles nécessitaient des sinécures, des emplois grasement rétribués pour y caser leurs enfants, leurs privilégiés et faire des heureux de ce monde.

Mais, tous, entendez-vous, tous ne sont que des faiseurs de pauvres, des suceurs du sang du pauvre et sont, sans distinction aucune, les ennemis, je le répète, irréconciliables du prolétariat.

On dit parfois, en faisant allusion à un homme ayant une nombreuse famille, il ne peut pas faire ses affaires, il a trop d'enfants sur les bras, on pourrait en dire autant du prolétariat parcequ'il est un père trop bonace, au lieu qu'il ait des enfants ce sont des voraces, des oiseaux de mauvais augure et carnassiers s'abattant sur sa proie, le travailleur, et le suçant jusqu'à la moelle.

Le clergé nous tient dans l'ignorance, les préfets avec leurs polices nous épient, les gendarmes nous arrêtent, les juges nous condamnent, le patron nous tend et l'armée nous fusille au nom de la liberté républicaine batarde actuelle.

Tout ce monde là, englobé par l'état, recouvert de sa coupole, de sa protection et de ses loix.

Ce sont tous des parasites, des êtres inutiles et nuisibles, vivant grasement, ne faisant aucun travail productif utile à l'alimentation humaine.

Et lorsque des travailleurs, sans orthographe, comme disent les journaux Lyonnais en empestant la population de leurs diatribes immondes qui a pour résultat l'avachissement dans lequel nous croupissons, osent élever la voix pour revendiquer leur droit à la vie, on sait les rendre à la raison on l'a bien vu, lors du procès qui nous fut intenté, l'amende et la prison qui s'en sont suivies; mais la prison n'est que pour les victimes de l'ordre social établi, la vile multitude, les va-nu pieds et les crève-faim.

Dans aucune de ces grandes administrations vous ne verrez germer l'idée à aucun de ses membres de faire grève; ils ne craignent point le chômage tous sont contents des émoluments qui leur sont dévolus par l'Etat sur nos sueurs, il n'y a que toi, travailleur, toi le pourvoyeur de graisse de tous ces repus, qui n'as que toujours et encore en perspective la misère.

Oui nous sommes la vache à lait de tous ces budjetivores, oui, ce sont nos sucours, nos sangsues, oui nous sommes la bête de trait et de somme de tous ces satrapes.

Jamais la misère ne sera bannie de ce monde tant que le prolétariat français et cosmopolite producteur de tout supportera et ne supprimera pas tout ces gens là nés absolument que pour consommer et bien digérer le produit de nos peines.

C'est pour cela que nous disons au peuple travailleur, en prenant à partie le clergé, vous faites fausse route, vous font partie intégrante de la même bande, donc pas de quartier.

Ceci reconnu, les partisans du suffrage universel, pour être en eux-mêmes logiques, devraient demander indépendamment de la séparation et de la suppression du budget des cultes, mais encore la séparation et la suppression du budget de l'armée, la séparation et la suppression du budget de

la magistrature et bien plus fortement encore la suppression de l'Etat lui-même. La est l'avenir, là est le bonheur, là est l'idéal où marche l'humanité dont aucun gouvernement quelque puissant soit-il ne pourra paralyser l'essor, vers l'anarchie enfin; et au risque de faire monter le rouge au front des républicains avancés de la dernière heure, qui s'abritent sous le nom vénéré de Blanqui pour faire du prosélytisme et qui ne partagent point nos vues, nous leur disons: vous n'êtes pas Blanquistes, parce que Blanqui a écrit cette phrase mémorable qui est notre Phare, qui nous sert de guide, et qui est notre symbole: L'anarchie est l'avenir de l'humanité.

?

Les journaux ont annoncé que le camp de Sathonay allait être habité par trois mille troupiers, ou autrement dit, machines à tuer.

Le Billot, général à la guerre, ne pourrait pas nous dire quel point a été dégarni pour former ce contingent chargé, sans doute, de surveiller les révolutionnaires de cette contrée?

Il ne nous serait pas inutile d'avoir ce renseignement.

FRAGMENTS ANCIENS

LA LIBERTÉ OU LA MORT

3^e Lettre aux peuples

par les Bucherons du Désert

I

Citoyens,

La société qui longtemps eut pour fondement la guerre, la conquête, l'esclavage, la superstition, s'écroule de toute part pour faire place à une Société nouvelle ayant pour base la Paix, la Liberté, l'Egalité, la Fraternité, la Sainte Solidarité, le Bonheur par le Travail; aveugle qui ne voit pas insensé qui le nie! — L'imprudent et présomptueux, tous les faux prêtres qui s'imaginent qu'ils seront assez forts veulent relever les faux dieux d'une fausse civilisation! Citoyens, ouvrez les yeux et prêtez l'oreille au mouvement qui se prépare autour de vous, vous sentirez et vous comprendrez que l'âge de fer, l'âge des gouvernements finit; l'âge d'or, l'âge des peuples doit bientôt commencer. L'un est à l'autre ce que l'aube est à la nuit; ce n'est plus l'obscurité de la nuit, ce n'est pas encore la clarté du jour; mais elle se fait, grâce aux conquêtes de la science, ces victoires pacifiques des siècles nouveaux, le génie de l'unité voit s'étendre son empire en même temps que l'esprit de rivalité voit restreindre le sien, repêché par la main de l'homme sous le nom de Société; l'œuvre de la nature reprend sa grandeur native et son vrai nom: HUMANITÉ! c'est elle qu'il faut invoquer, c'est d'elle qu'il faut s'inspirer, c'est à elle qu'il faut remonter si l'on ne veut retourner de l'état social à l'état sauvage, qui étouffe et abrutit votre intelligence depuis quatorze ans. Il est temps que l'on comprenne que l'instruction apprend à se compter à tous ceux qui sont las de souffrir de la faim et du froid, et qu'ils se déclarent prêts à mourir en combattant, s'il ne doit pas y avoir pour tous ceux qui travaillent du pain et du feu. Le soleil ne refuse sa clarté à aucun être vivant. Le travail, cet astre du monde nouveau, ne doit refuser le nécessaire à aucun être laborieux. Allons, du courage, et à l'œuvre, démolissons, nettoisons. Citoyens, c'est à ce prix qu'est la Liberté et le bonheur pour tous.

Il importe, pour le triomphe de l'œuvre démocratique, que l'enfant du peuple ne se contente plus de vaines phrases écrites ou parlées, à l'aide desquelles on l'a réduit à l'inaction lorsque la révolution était victorieuse. Il importe que l'enfant du peuple sache ce qu'il doit faire, qu'elles sont les choses qu'il doit renverser ou rejeter dans le néant par la hache, par l'eau ou par le feu. Il importe qu'il ait devant lui une règle de conduite, une sorte de programme. C'est cette règle de conduite, c'est ce programme que les Bucherons du Désert veulent faire sortir de ses langes par la présente publication.

II

Les forces de la Démocratie sont immenses et fécondes. La science est sa loi providentielle, et chaque pas de la science est une certitude de plus pour le triomphe de la Révolution.

Chaque jour le problème de l'organisation sociale s'éclaire de plus en plus dans le sens de l'Egalité absolue et de la Liberté avec toutes ses conséquences. Tout concourt vers ce but, désormais incontestable, de l'humanité. Les aspirations des penseurs comme les instincts des masses; les crimes de nos ennemis comme le dévouement de nos amis. Tout ce qui agit nous sert, l'indifférence seule nous retarde.

La réaction sent bien que l'avenir nous appartient et que la Révolution est prochaine; — A ses derniers jours la réaction s'enivre; elle promettait l'ordre et elle se livre aux orgies de la peur, elle déçoit les populations après les avoir abusées; elle a usurpé notre devise pour lui mentir, maintenant elle l'efface pour la tuer! Mais cette devise immortelle est écrite dans nos consciences et l'humanité la porte sur son front.

La formule républicaine les poursuivait comme un remords, bientôt elle les frappera comme un glaive! Ce qui, dans le siècle passé, n'était qu'une perception du génie révolutionnaire, est aujourd'hui un fait patent, passé jusque dans les intelligences les moins cultivées, jusque dans les esprits les plus simples.

Partout se fait sentir un crépitement d'impatience et de désir. C'est par millions que se comptent ceux qui souffrent et attendent réparation. Il n'y a pas de hameau, si reculé, qui n'ait un apôtre; pas d'homme, si ignorant, qui ne sache ces trois mots:

LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE

III

Pourtant, avec tant de puissance, la Démocratie est vaincue. Ses apôtres et ses soldats encambent les prisons et les grandes routes de l'exil; il n'y a pas de cité sur le continent qui n'ait fourni son contingent de martyrs; pas de village, en France, qui n'ait ses victimes; presque pas de famille qui ne pleure pour un des siens!

Pourquoi tant de larmes à ceux qui ont tant de puissance? Pourquoi tant de douleurs à ceux qui possèdent la vérité?

Que manque-t-il à la Démocratie pour établir souverainement ses principes, pour substituer la justice à l'arbitraire, la bonne foi à l'astuce des pervers, la science à la révélation des sorciers et l'égalité dans le bien-être à l'inégalité dans la misère?

Nos principes sont justifiés par l'histoire, confirmés par la science et sanctifiés par nos martyrs.

Nous avons le dévouement, la vérité et la force.

Que nous manque-t-il donc enfin?

Une seule chose, mais cette chose est tout pour le succès.

C'est une idée commune qui nous unisse et nous donne la puissance en rassemblant nos efforts: c'est la SOLIDARITE.

Jusqu'à ce jour chacun de nous a voulu non-seulement marcher à sa convenance, mais placer des embûches sous les pas de ses frères qui prenaient une autre route ou d'autres moyens. On marche dans l'obscurité des principes, on est tombé dans les pièges de la réaction; quelques-uns ont semé la défiance, tous ont récolté la calomnie. Tous les martyrs de l'humanité ont été salis avant de mourir. Depuis Socrate jusqu'à Robespierre et Marat, depuis Robert Blum jusqu'à Bakounine, tous, capitaines ou soldats, ont porté leur croix d'ignominie; puis, après leur mort, l'aristocratie triomphante leur laisse rendre une tardive et stérile réparation.

L'aristocratie n'a point de force en elle-même, elle la puise tout en nous-mêmes, notre division est le levier dont elle se sert, retirons-le lui donc; elle tombera quand nous ne la soutiendrons plus.

IV

Les systèmes aussi ont divisé la pensée commune. Chacun a déchiré un fragment du drapeau révolutionnaire pour guider à part des bandes de vaniteux et de rhéteurs disciplinés. — Chaque chef d'école a détaché un mot de la formule sacrée; et, aujourd'hui, toutes ces sectes, séparées du tronc qui pouvait donner fruit et ombrage à l'humanité, languissent impuissantes.

— Quand chacun de nous verra clairement le but, il y marchera et la Révolution sera faite. Bonaparte savait son but, il l'a atteint malgré les répugnances et le mépris public. Les aristocrates s'unissent entre eux et nous nous divisons contre nous-mêmes. — Il faut que chaque républicain apprenne à dire: nous, et qu'il laisse dans les ornières de la vieille société, le sot et l'orgueilleux qui veut encore dire: moi.

Que l'Égalité soit l'étoile qui nous guide à la conquête de l'avenir, sa réalisation est facile; plus facilement que les systèmes transitoires, car le peuple n'a pas le temps d'attendre. La Révolution doit frapper tous les privilèges avec la rapidité de la foudre.

Que ceux qui doutent se taisent, — que ceux qui hésitent restent en arrière. Quand viendront les grands jours de la justice, c'est à ceux qui ont la foi tenir les assises de l'humanité; c'est à ceux qui croient à l'Égalité à détruire le privilège.

C'est en consultant les besoins du peuple, en constatant les lois qui président à la production des choses utiles à la vie sociale, en écoutant le sentiment intime de la justice, en se dégageant de tous préjugés, en n'acceptant que ce qui est démontré logiquement et clairement par la science, l'observation et le bon sens, que le parti démocratique s'élèvera à la hauteur de vue et à la simplicité d'expression nécessaires pour être acclamés par le sentiment universel des masses.

La vérité démocratique est la négation de la vieille société, — de la société du privilège et de l'inégalité. La société du privilège a sa base dans la révélation chrétienne; la société démocratique a la sienne dans l'évidence des faits et dans la logique démonstrative.

La société du privilège est fondée sur l'inégalité tempérée par la bienfaisance et l'aumône, la société démocratique se fondera sur l'Égalité développée par le bien-être de tous.

Que le premier acte de la Révolution soit donc de briser toutes les institutions du passé; — que sa première loi soit donc de les abolir toutes. — Quand il n'y aura plus d'autres lois que celles de la réciprocité collective, la sécurité de chacun sera sous la sauvegarde de l'intérêt de tous.

VI

Les hommes étant à titre égal membres de la société, chacun a un *Droit égal* à ses richesses. — Les richesses sociales se composent du sol et de ses produits, ainsi que de tous les produits scientifiques, artistiques, et industriels accumulés par les générations précédentes; richesses que nous avons le devoir de développer par le travail et de transmettre par l'enseignement aux générations suivantes.

L'Homme a le *Droit* de se développer librement selon toutes les conditions de l'organisme. Le Citoyen a le *Devoir* de travailler utilement et de supporter sa part effective des charges sociales. — En conséquence, tout ce qui limite ce droit ou élude ce devoir, doit être combattu sans relâche et détruit sans hésitation.

La *Liberté* est un *Droit* qui prime tous les autres, il n'est limité que par les obligations matérielles du saint social. Tout homme qui dépend d'un autre homme n'est pas libre, la Société doit le délivrer.

L'*Égalité* est la première Loi de la Démocratie. Tant qu'un homme doit avoir ou peut avoir plus que son semblable, la Société n'est pas constituée, l'Ordre n'est pas établi, la Justice n'existe pas.

La *Fraternité* est le premier des *Devoirs*. C'est le lien des hommes libres, la récompense de l'Égalité, le commencement du bonheur commun, le point de départ de la Solidarité, cet évangile des vertus républicaines.

La raison indique, le sentiment proclame et la tradition enseigne aux Sociétés démocratiques :

LA LIBERTÉ comme DROIT.

L'ÉGALITÉ comme LOI.

LA FRATERNITÉ comme DEVOIR.

Et la SOLIDARITÉ comme MORALE.

Pour arriver à l'application de ces principes, il faut détruire les obstacles qui nous ont barré la route et qui ont servi d'appui à toutes les tyrannies. Il faut que la volonté du peuple se substitue partout à la volonté des gouvernements.

L'ADMINISTRATION,

Le CLERGÉ,

La MAGISTRATURE,

L'ARMÉE,

Et le CAPITAL.

ont toujours frappé sur le peuple, vécu de son travail et souvent versé son sang au profit de leur égoïste intérêt de caste ou de personne.

Voyez aujourd'hui : l'administrateur dénonce et emprisonne, le juge condamne, le soldat tue, le prêtre bénit les tyrans parjures et les séides assassins, puis le capitaliste applaudit !

Mort aux privilèges ! c'est le cri de la Révolution.

Plus de bureaucratie. — Dans une République les rapports des citoyens avec l'État doivent être prompts et faciles. A bas donc cette armée de fonctionnaires qu'il nous faut engraisser et qui pèse sur les épaules du peuple comme un manteau de plomb. A bas cette longue hiérarchie administrative, échelle de valets insolents qui commence au mouchard et finit par un prince. Plus de prêtres payés par l'État. Liberté complète des consciences. Que chacun règle comme il l'entend les rapports qu'il croit avoir avec un autre monde.

Plus d'orgueilleuses robes magistrales. A bas cet obscur fatras de lois contradictoires faites contre le peuple et par les privilégiés.

Plus d'armée permanente en temps de paix. Que la défense de la patrie et la destruction des tyrans soient un honneur et une fonction sociale, mais jamais un métier. Une armée en temps de paix renferme trop d'ambitions vulgaires pour n'être pas dangereuse. Sa présence légitime toutes les inquiétudes de la Démocratie. Plus d'exploitation du travail de tous au profit de quelques-uns. Le Travail est la loi de tous. Le Bien-être la part de Chacun. La tyrannie du Capital est le soutien de toutes les autres tyrannies, elle doit être combattue et frappée énergiquement.

Tous ceux qui veulent enrayer la Révolution, opprimer le peuple par la misère, l'injustice ou l'ignorance, sont des monstres qui doivent être poursuivis et détruits.

Ceux qui nient la Liberté absolue pour chaque homme, l'Égalité comme base des Sociétés et la Fraternité comme devoir social, sont des scélérats qui méritent punition ou des fous qu'il faut guérir.

Dans l'un ou l'autre cas, le peuple ne doit pas, ne peut pas, à moins d'être volontairement asservi, laisser à quelqu'un le soin de le préserver de ces scélérats ou de ces fous. C'est lui-même qui doit et qui peut prendre en main sa défense. Pour réussir que lui faut-il ? De l'action et de l'audace, et en même temps réaliser la décentralisation.

L'ACTION ÉLECTORALE

ET

L'ACTION RÉVOLUTIONNAIRE

Plus d'une fois déjà nous avons dit ce que nous pensions du vote et de tous les scrutins : on sait que nous en sommes les ennemis les plus acharnés, les plus irréconciliables adversaires et que nous ne sommes partisans que de l'action purement, entièrement révolutionnaire.

Dans le *suffrage universel*, nous ne reconnaissons qu'une odieuse mystification et dans son emploi une arme liberticide et un préjugé monstrueux. C'est assez dire, croyons-nous, ce que nous sommes : des anarchistes ! Il ne faudrait point croire cependant que nous considérons l'abstention électorale comme un moyen d'action révolutionnaire : en combattant les élections, quelles qu'elles soient, en nous insurgant contre tous les scrutins nous n'avons la prétention de combattre que trois choses : le mensonge, le fétichisme et le préjugé, et, c'est pour cela que, reniant l'action électorale, nous ne sommes partisans que de l'*action révolutionnaire*, de la *propagande par le fait* et non de la *propagande par le vote*.

Un assez grand nombre de citoyens très dévoués — non inféodés aux autoritaires ou aux possibilistes du « Parti ouvrier » — qui, au fond, sont des partisans sincères de nos idées égalitaires, et qui, par la suite, cela est certain, deviendront des partisans de notre tactique révolutionnaire, — nous objectent que, si nous nous abstenons de voter, nous laisserons arriver au pouvoir les royalistes du drapeau blanc ou du tricolore, les bonapartistes du cousin ou de l'oncle ou tous autres amphibies du gouvernementalisme modéré, et ils concluent ainsi : *Vous faites le jeu de la réaction*.

Voilà le grand mot ! En nous abstenant de prendre part aux singeries du scrutin « nous faisons le jeu de la réaction », et combien de fois encore de prétendus socialistes et qui plus est, de soi-disant révolutionnaires n'ont-ils pas essayé de nous fermer la bouche avec ces quelques mots !

En nous abstenant de prendre part à la lutte électorale nous ne faisons pas le jeu de la réaction, mais au contraire nous combattons d'une façon plus révolutionnaire la réaction :

— Dans ce mot, nous comprenons tous les partis, n'importe lesquels, dont les distinctions qui les différencient disparaissent devant le Dieu Capital, car les réactionnaires pour nous, sont ceux qui se déclarent les ennemis de la Révolution sociale ou de la transformation de l'ordre social actuel, et peu nous importe que ces réactionnaires s'appellent républicains du centre ou de l'extrême-gauche, royalistes ou bonapartistes. Nous n'avons rien à voir dans ces étiquettes-là : ce n'est pas notre affaire. Nous ne distinguons que deux classes dans l'humanité : la classe qui crève de faim et de misère, la classe gorgée de plaisir, à qui tout appartient et dont la puissance n'est faite qu'avec la souffrance de l'autre. Mais les citoyens qui nous accusent de faire le jeu de la réaction veulent dire par là que nous facilitons le pouvoir aux défenseurs de l'autel et du trône et tous les autres soutiens des régimes tombés qu'ils classent seuls dans la catégorie des réactionnaires et en dehors, par conséquent, des républicains.

Que voulons-nous ?

Ce que nous voulons, assurément, c'est n'être pas gouvernés du tout et c'est pourquoi nous ne faisons pas de distinctions entre tous ceux qui aspirent au pouvoir.

Nous nous attaquons directement à l'autorité représentée par le gouvernement, l'état, et cela ne nous regarde pas si ce sont les blancs ou les tricolores qui tiennent la queue de la poêle gouvernementale dans laquelle on nous fait frire ; nous ne désirons, nous ne voulons qu'une chose : LA LIBERTÉ, et par conséquent, nous ne voulons point être passés sur le feu de l'autoritarisme. Aussi, lorsque nous entendrons tomber les notes lugubrement profondes du tocsin de la grande bataille sociale, qui résonneront à nos oreilles, pleines encore du bruit de fer de l'atelier, comme les notes joyeuses du carillon qui annonce une grande fête, nous écrierons-nous :

— Plus d'autorité !

Si beaucoup de révolutionnaires croient encore à l'efficacité du *suffrage universel*, c'est qu'ils n'ont pas précisément étudié ou compris la question — je parle des révolutionnaires, des socialistes sincères, — car il serait bien difficile d'énumérer les avantages que l'on pourrait recueillir en se servant de cette arme qui ne peut être qu'offensive pour la bourgeoisie, car si, d'une manière ou d'une autre, elle pouvait nous servir pour combattre cette bourgeoisie, pour combattre le pouvoir, il est certain que les anarchistes seraient les premiers à s'en servir ; mais comme cela n'est pas, comme cela ne peut pas être, car si le vote était pour les partisans de l'Égalité et de la Révolution une arme favorable, il est de toute évidence que Madame la bourgeoisie, qui dispose du pouvoir et qui n'a pas la bêtise de donner des bâtons pour se faire battre, décréterait aussitôt l'abolition du *suffrage universel*, en insinuant qu'il excite les citoyens les uns contre les autres, qu'il pousse à la guerre civile, etc., comme cela est tout le contraire, le *suffrage universel* est repoussé par nous avec indignation.

Les socialistes, du moins les collectivistes du « Parti ouvrier » nous déclarent cependant parfois qu'ils ne considèrent pas le vote comme une arme très efficace, mais qu'ils s'en servent pour faire de la propagande. Mais qu'est-ce donc que cette propagande ; quels en sont les résultats ? ?

Les socialistes votards reconnaissent pour tant dans leurs rapports aux différents congrès ouvriers que les pouvoirs politiques n'ont point amené une *amélioration économique* à la misère des prolétaires et que le prolétariat n'a rien à espérer de l'organisation sociale actuelle... Voilà ce qu'ont déclaré plus d'une fois déjà, dans leurs congrès, messieurs les votards du possibilisme et si on leur reproche de se servir du *suffrage universel*, ils répondent que le bulletin de vote est un moyen de propagande.

Mais s'il est reconnu que les pouvoirs politiques, quels qu'ils soient, n'ont jamais amélioré le sort de l'exploité, pourquoi donc vouloir en essayer de la politique, puisque l'on sait d'avance que cela ne rapportera absolument rien ?

A quoi serviront les députés du « Parti ouvrier », les candidatures de classe ? Nous feront-ils arriver en nous conduisant en moutons de Panurge à l'émancipation prolétarienne ? ce serait utopique d'y songer.

Allons, nous apercevons des personnalités

nouvelles ! Ne nous laissons pas bernier par des mots, car le pouvoir ouvrier deviendrait fatalement aussi despotique que les autres pouvoirs qui ont existé ou qui existent — si ce n'est plus encore : plus ça change plus c'est la même chose !

L'accusation de « faire le jeu de la réaction » est absolument vide de sens, mais il ne faut point croire que, si nous nous abstenons de participer à la comédie électorale, c'est pour rester les bras croisés, ne rien faire et attendre ainsi patiemment la révolution vengeresse ..

Non, agir ainsi serait plus qu'un crime, ce serait plus qu'une lâcheté et une trahison.

En nous abstenant, nous nous débarrassons d'un préjugé qui serait funeste pour l'avenir et nous nous livrons plus sérieusement à la propagande active qui est l'*action révolutionnaire*. Aussi nous dirons à ceux dont la confiance dans le bulletin de vote n'est pas ébranlée encore : voter, c'est abdiquer votre souveraineté, c'est sanctionner par votre vote l'iniquité et l'oppression, tandis que s'abstenir c'est renier la bourgeoisie, c'est entrer en révolte ouverte contre elle.

(A suivre).

APPEL AUX CITOYENNES

A l'heure où le tocsin d'alarme sonne, quand partout le peuple se réveille et annonce pour très prochainement le grand combat, par les révoltes telles qu'il vient de s'en passer à Montceau-les-Mines, à Commeny et dans beaucoup d'autres localités, nous ne pouvons, citoyennes, laisser ce mouvement populaire se produire sans vous faire un nouvel appel qui, nous pensons, sera entendu de toutes les mères de famille sincèrement révolutionnaires qui ont à cœur de préparer un avenir meilleur pour leurs enfants.

A toutes ces mères nous leurs disons : venez parmi nous grossir notre phalange de déshérités, vous savez toutes que l'union fait la force, nous pourrions ainsi réunies lutter avec plus de succès contre tous nos exploités qui nous oppriment et nous avilissent.

Vous, jeunes filles, qui, comme vos mères, avez à souffrir de la mauvaise organisation de la société, vous dont la jeunesse devrait être toute de bien-être et de bonheur, sans souci pour l'avenir.

Au lieu de tout cela, pauvres sœurs, vous n'avez comme nous que souffrances, que pleurs pour arroser votre pain péniblement gagné dans les bagnes exploités, corrompus, capitalistes. Vous, dis-je, qui devriez être instruites pour pouvoir discuter vos droits à l'existence, vous croupissez ignorantes dans l'abrutissement où cette société inique vous a plongées.

Non, il ne sera pas dit que plus longtemps cette société marâtre nous tiendra dans l'esclavage. Venez, au son du réveil des peuples vous grouper sous la rouge bannière de la justice et du droit afin que dans nos moments de loisir nous puissions ensemble étudier et discuter ce que nous devrions toutes savoir et qui nous intéresse toutes, la question sociale et les moyens pratiques pour faire la révolution qui doit nous émanciper, alors, citoyennes, nous pourrions marcher hardiment avec nos frères, la main dans la main, à l'assaut de ce vieux monde pétri d'iniquité et d'injustice pour le remplacer par le règne de l'égalité, de paix et de bonheur pour tous les travailleurs.

A vous et à la révolution.

GRUPE MARIE FERRÉ.

Les adhésions sont reçues au siège social, rue des Fantômes, 12 (porte à gauche), chez la citoyenne Madignier, rue Lebrun, 5 et chez la citoyenne Labouret, rue Duguesclin, 121.

LE

SUFFRAGE UNIVERSEL

ET SES CONSEQUENCES

V (1)

Nous avons vu dans les articles précédents le peu de solidité de l'argumentation des partisans du *suffrage universel* qui croient les réformes possibles. Nous allons

(1) Voir l'Étendard, numéros 2, 3, 5, et 9.

examiner maintenant les arguments de ceux qui, se disant révolutionnaires, prétendent que c'est une arme dont on doit se servir.

D'abord, pour notre part, nous trouvons très étrange que l'on veuille se servir d'une arme que l'on avoue n'avoir produit rien de bon jusqu'à présent, on reconnaît que les réformes sont impossibles ou inutiles dans la société actuelle et l'on se fait un programme de ces mêmes réformes, eh bien! nous trouvons, nous, qu'il y aura toujours assez de retardataires pour s'attarder aux moyens termes et qu'il n'y a qu'un moyen de faire connaître ses idées à la masse, c'est de leur dire franchement ce que nous pensons en attaquant ce que nous pensons mauvais et en préconisant ce que nous pensons bon, en allant dans les réunions électorales dire aux travailleurs ce que nous pensons de la société actuelle et de ses institutions et dire aux électeurs, après leur avoir démontré comme nous venons de le faire, l'inanité de tous ces programmes menteurs: Ne perdez pas votre temps à courir après des réformes qui n'en sont pas, au lieu de nommer des députés qui vous chieront du poivre sitôt qu'ils seront nommés. Organisez-vous, groupez-vous pour résister aux exigences de vos exploiters, transportez la lutte sur le terrain économique et préparez-vous à cette révolution inévitable qui, si vous savez en profiter, doit vous émanciper complètement.

Or, croit-on que si on allait tenir ce langage là aux travailleurs on ne ferait pas de la meilleure besogne que d'aller ergoter sur un programme qui n'est qu'un méléclo de réformes et de la révolution que l'on fait semblant de désirer pour en arriver, en fin de compte, à dire aux électeurs: prenez mon ours.

D'abord, on nous dit: le peuple a l'habitude de voter, si on me lui présente pas de candidat socialiste, il votera pour les plus avancés et nous le laisserons ainsi aux mains de la bourgeoisie. Eh! parbleu, cela est tellement vrai qu'il a l'habitude de voter que nous sommes forcés de la combattre, cette habitude, s'il ne l'avait pas nous ne nous donnerions pas tant de mal pour lui démontrer qu'il a tort de voter et nous l'avons déjà dit, ce n'est qu'en combattant les habitudes et non en les flattant que l'on parvient à les détruire. Que penseraient nos contradicteurs d'un médecin qui, à ceux qui lui présenteraient un ado'escent ayant pris une habitude vicieuse quelconque, répondrait: mais que voulez-vous, si ça l'amuse, il faut bien se garder de l'en déshabiller brusquement, il faut flatter sa passion et lui fournir les moyens de la satisfaire, c'est comme cela que nous parviendrons à la lui faire perdre, il est probable que le malade soumis à ce régime y mourrait d'épuisement, c'est à peu près le cas de nos socialistes minimums actuels.

On nous répond cela est bel et bien, mais nous aurons beau dire tout ce que nous voudrions, si le jour du vote nous n'avons pas de candidats pour appuyer notre propagande, les électeurs iront au plus avancé. D'abord, cela ne prouverait qu'une chose, c'est que les électeurs n'auraient pas compris ce que vous leur auriez dit et votre propagande serait à recommencer. Mais si au contraire vous vous êtes bien fait comprendre des travailleurs, si vous leur avez bien fait comprendre que leur misère découle de leur situation économique, si vous leur avez fait comprendre que les libertés politiques ne sont que d'affreuses blagues destinées à les égarer sur leur sort tant qu'ils seront sous la dépendance du capital, si vous avez bien pris la peine de leur démontrer que tant qu'ils auront un patron il seront forcés de travailler pour lui amasser des rentes et que tant qu'ils auront un gouvernement, ils auront des impôts à payer pour que ce gouvernement puisse à son tour payer l'innombrable armée de parasites qui assure son maintien, si l'on a bien fait cette propagande là, il est probable que le peuple réfléchira et une fois qu'il aura bien réfléchi, il verra que nous avons raison. Qu'importe, si pour commencer, nous sommes battus, combattons-nous pour le succès lui-même quelqu'il soit ou bien ne le voulons-nous que pour le triomphe de notre cause, alors qu'importe si en commençant on se moque de nous, si même on essaie de nous baffouer, qu'importe, l'idée une fois lancée fera son chemin et quand le peuple verra qu'il a beau changer de gouvernants et de candidats, il n'est pas moins tondue et exploité, il saura bien revenir à ceux qui lui auront dit la vérité.

Quant à l'argument qui consiste à dire que le vote est un moyen de se compter, nous n'en voyons pas l'utilité; serions-nous cinq cent mille, un million, deux millions même, les révolutions ne se décrètent pas, nos adversaires le reconnaissent eux-mêmes, il faut que ce soit un concours de circonstances favorables qui pousse le peuple dans la rue et alors là, quelque soit notre nombre, la force nous entraînera malgré nous à l'accomplir, puis admirons ici cette profondeur de vue de ceux qui ont la prétention de vouloir nous commander, ils veulent, disent-ils, grouper et compter les révolutionnaires et ils prennent un programme capable de rallier tout, sauf des révolutionnaires convaincus.

Pour faire excuser ce pauvre programme minimum dont ils ont l'air embarrassés, ses partisans nous ont dit: Si nous voulons grouper du monde pour la Révolution, il faut aller au peuple et parler son langage, c'est pour cela que nous y avons mis toutes les réformes qui sont réclamées par les ouvriers, de sorte qu'en les faisant précéder des fameux considérants révolutionnaires, nous rallierons à nous tous les ouvriers qui demandent ces réformes et nous en aurons fait des révolutionnaires, puisqu'ils auront accepté les considérants, cela serait vrai pour faire des députés, mais absolument faux au point de vue révolutionnaire, en allant lui préconiser des réformes, ce n'est pas le peuple que vous ralliez à vos idées, mais vous qui faites abstraction de vos idées pour vous attirer une majorité quelconque, ce qui est bien différent.

Et ne voit-on pas là le danger qu'il y aurait lorsqu'un député nommé par des recrues faites sur un terrain aussi fragile que le programme minimum, viendrait à tourner sa veste; aux doutes que nous avons déjà élevés contre la fidélité des mandataires on a jeté les hauts cris et on nous a produit une série de mesures dont nous avons vu la valeur dans la première partie de ce travail, mais pour nous qui ne nous payons pas de mots, qui observons les faits, nous avons vu jusqu'à présent que les ouvriers, aussi bien que les bourgeois, qui étaient envoyés à la chambre, n'avaient pu résister à l'ambition qui les avait en vahis en se voyant élevés au-dessus de leurs camarades.

On a dit: si nous avions des députés à la chambre, voit-on toute la propagande que l'on pourrait faire, les discours qu'ils y feraient seraient imprimés dans tous les journaux, ils auraient encore bien plus de poids pour parler à la masse, etc., etc.; cette propagande-là, nous n'en voulons pas, car ce serait faire de la propagande autour d'un homme et non sur des principes, car ces hommes arriveraient fatalement et malgré eux à incarner en eux le parti qu'ils représenteraient, et du jour où ils s'écarteraient des principes, toute la propagande faite serait perdue, car ils entraîneraient avec eux la plus grande partie de leurs recrues et nous nous verrions forcés de perdre un temps infini à les combattre, après en avoir perdu un aussi précieux à les porter aux nues.

Quand nous avons posé cette objection, on nous a répondu: Nous nous en foutons! (1) Eh bien, compagnons, nous ne nous en foutons pas, car quand nous allons parler question sociale à nos camarades d'atelier, beaucoup nous répondent: Bah! vos socialistes, c'est encore des ambitieux, ils veulent aussi arriver au pouvoir et faire comme les autres une fois qu'ils y seront.

(A suivre).

(1) C'était à une réunion où il s'agissait de faire adopter le programme minimum aux actionnaires de l'Egalité.

MOUVEMENT SOCIAL

Fédération Socialiste Révolutionnaire

Tous les membres de la Fédération sont convoqués pour lundi 2 octobre, à 8 heures du soir, ancienne salle Célérier, rue Ste-Elisabeth, 108.

ORDRE DU JOUR:

Communications importantes;
Nomination de plusieurs membres à la Commission exécutive.

La Commission exécutive.

SECTION CROIX-ROUSSE

La section de la Croix-Rousse et convoquée pour le 30 septembre à 8 heures du soir, au local habituel.

SECTION DE PERRACHE

Les membres de la section révolutionnaire sont convoqués pour le mercredi 4 octobre, cours Suchet, 13 (nouveau local).

Ordre du jour:

Communications diverses.

Le Secrétaire.

Groupe communiste de la Guillotière
Samedi, 30 septembre, à 8 heures du soir, réunion au nouveau local.

Ordre du jour:

Très urgent.

Le Secrétaire.

PARIS

Un nouveau groupe anarchiste vient de se créer dans le 14^e arrondissement. Il n'est pas besoin de venir développer ici les idées de ce groupe: son titre d'anarchiste y supplée entièrement, mais ce que nous devons dire, c'est que la création d'un groupe anarchiste dans les quartiers de Plaisance, Petit-Montrouge, Montparnasse et de la Santé était assurément d'une grande nécessité. La population ouvrière du 14^e arrondissement est très nombreuse et il existe des éléments qu'il s'agit de recruter.

Ce nouveau groupe a devant lui de la besogne et nous sommes certains qu'il ne faillira pas à sa tâche: les anarchistes ne reculent jamais!

Bientôt tous les arrondissements de Paris auront leur groupe anarchiste; espérons que cette activité là ne s'arrêtera pas.

Où donc est le demi-quarteron de la légende inventée par les votards?

Allons, ça marche! ça marche!

F. G.

Thizy, 21 septembre 1882.

Compagnons,

Veillez insérer la note suivante:

Depuis quelque temps, la bourgeoisie affolée de voir que le cataclysme social s'avance à pas fermes et rapides, s'est décidée enfin à se servir de tous les moyens que lui fournit la loi, pour traquer les propagandistes de cette révolution, les autres moyens tels que le mensonge, la calomnie, l'hypocrisie leur échappant, la loi devant laquelle tout, selon eux, doit se courber, est leur dernier refuge, ils s'en servent avec désespoir, ils peuvent s'en servir puisque pour l'instant ils sont encore les plus forts.

Mais nous, révolutionnaires, nous le leur disons bien en face à ces vampires de tout accabit, que ce dernier rempart leur fera défaut bientôt comme le reste, car la loi devant le progrès humain, est une mouche devant une roue d'engrenage, comme une mouche la loi sera écrasée par la roue du progrès.

Pour nous, la loi est déjà un vain mot, nous n'en reconnaissons aucune, notre loi à nous c'est la liberté, l'égalité, la justice; notre loi à nous, c'est la loi naturelle qui doit donner à chacun la satisfaction complète de ses besoins.

Quant à celle qui est faite au profit des exploiters contre les exploités, des parasites contre les producteurs de la richesse sociale, doré et déjà, nous nous insurgons contre elle et invitons tous les exploités à en faire de même, à la force nous répondrons par la force, puisque nous n'avons qu'un seul droit qu'un seul refuge: la Révolte! Et nous les prévenons ces cyniques fabricants de lois, que malgré toutes leurs persécutions, malgré la prison, l'exil, les amendes, jusqu'aux contraintes par corps dont le compagnon Bordat est menacé, nous, révolutionnaires, nous leur montrerons une preuve constante de notre solidarité révolutionnaire, si ces monstres sont unis pour nous pourchasser, nous martyriser, nous les serons également pour nous défendre, et bientôt, enfin, luira le jour, où après les avoir battus par la solidarité, nous les anéantirons par les armes.

Salut et Révolution.

Compagnons de l'Étendard révolutionnaire,
Puisqu'on nous condamne, c'est qu'on

nous craint. Puisqu'on nous craint, c'est que nous sommes forts.

La bourgeoisie a frappé les compagnons Bonthoux et Crestin; croit-elle avoir étouffé la révolution?

Peut-être.

En tout cas elle se trompe, plus elle nous frappe, plus nous sommes forts. Des milliers de prosélytes accourent à nous.

Demain tous les exploités seront des révoltés et alors, malheur à vous, bourgeois qui ne voyez pas que le flot monte, que la société pourrie va s'écrouler, que la révolution grondante mettra bientôt un frein à vos turpitudes.

Que du bulletin de vote on va passer au fusil!

En attendant, continuez, ministres, sénateurs, députés, financiers et bourgeois, à vous gorger, à sucer la sueur et le sang des travailleurs.

Demain, dans un magnifique élan et avec une superbe devise, tout le prolétariat se lèvera et vous serez broyés et le règne de l'Égalité sociale commencera.

Avec les révolutionnaires de tous les pays, nous crions: Mort aux voleurs!

Le groupe révolutionnaire de Néviac.

Villequier, le 21 septembre 1882.

Compagnons,

Dernièrement, dans une petite commune nommée Triquerville, nous avons été traités d'insurgés par le seigneur tartufe et autres souteneurs de privilège. A cet effet nous sommes rendus sur les lieux, alors nous avons démontrés ce qu'étaient les insurgés, nous avons déployé les théories révolutionnaires. Beaucoup de compagnons nous ont accueillis et nous n'avons pas eu beaucoup de peine à lever le drapeau de la révolte, cette petite commune ne demande plus qu'à marcher.

A la fin de la discussion nous avons proposé une souscription en faveur du compagnon Bordat, victime des iniquités bourgeoises.

La collecte a produit 7 francs.

Dorénavant, les compagnons de Triquerville attendent le grand jour de la justice.

Vienne et vive la Révolution!

AVIS

La Fédération anarchiste révolutionnaire lyonnaise fait appel à tous les travailleurs, à tous les exploités, afin d'augmenter le nombre déjà considérable de ses adhérents. En conséquence, tous les citoyens habitant les quartiers de Saint-Georges, de la Quarantaine, de Saint-Just et de Saint-Jean qui voudront faire partie de la Fédération, sont invités à faire connaître leur adhésion au citoyen Dejoux aîné, rue St-Georges, 40.

Dès qu'un nombre suffisant d'adhérents nouveaux se seront faits inscrire, et avec le concours des adhérents actuels habitants ces quartiers, il sera procédé à la formation d'une nouvelle section.

Les adhésions sont reçues tous les jours, à partir du lundi 2 octobre.

AUX TRAVAILLEURS

Il vient de se constituer, dans le XI^e arrondissement, un groupe anarchiste-révolutionnaire.

La première réunion de ce Groupe aura lieu le jeudi 5 octobre, à 8 heures 1/2 du soir, salle Coudoël, boulevard Ménilmontant.

DÉPÔTS A PARIS

L'ÉTENDARD RÉVOLUTIONNAIRE

On peut se le procurer, à Paris, chez les libraires suivants: Fayet, 113, rue du Temple; Beauvais, rue Nationale; Poulot, 28, avenue des Gobelins; Geoffroy, 31, boulevard Arago; Dolay, avenue de Choisy (place d'Italie); Meunier, 4, rue Linné, et au hasard placé au coin de la rue et du boulevard Saint-Marcel; Rebricard, boulevard de Belleville, 32; Choméru, rue Mouffetard,

Le gérant, BOURDON.

Lyon, impr. A. PASTEL, 48, petite rue de Cuire,